

Erik Kieran Paul

D'OÙ JE VIENS
LA CHANCE N'EXISTE PAS

Erik Kieran Paul

D'où je viens la chance n'existe pas

© Erik Kieran Paul, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9828-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À tous les enfants

« *Si tu oublies tes origines, tu iras vers un avenir incertain.* »

Proverbe guinéen

Table des matières

[L'ENFANT DU LIBERIA](#)

[L'ENFANT D'ABOBO](#)

[RABAT 2013-2014](#)

[L'ENFANT DU KATANGA](#)

[L'ENFANT SORCIER DE KINSHASA](#)

[RABAT : L'ÉPILOGUE](#)

L'ENFANT DU LIBERIA

Rabat, Takaddoum, 10 septembre 2012, 17 heures

Deux soleils¹² s'étaient écoulés. Depuis son arrivée, Donzo restait étendu sur sa couche. Dans les volutes du plafond humide, son regard se perdait. Qu'Allah soit loué mille fois ! La jeune assistante sociale lui avait expliqué qu'il pouvait provisoirement occuper une natte dans cette chambre d'urgence. Il était « un mineur non accompagné » et à ce titre, il bénéficiait d'un droit de résidence, contrairement aux hommes valides qui pouvaient retourner se dorer la pilule sur le terrain vague de la gare routière. Voici ce qu'il avait globalement retenu de son entretien bien qu'il n'en soit plus certain.

Il savait qu'il était né au Liberia, dans un village mandingue du comté de Lofa, où la vie s'écoulait au rythme des eaux du fleuve Mano. Son village était si paisible qu'on y entendait seulement le chant des oiseaux, le mugissement des buffles et le rire des hyènes. Toutefois un soir, le sifflement des balles avait remplacé tout cela. Hier encore, la mémoire lui faisait défaut. Mais à présent, une voix se faisait entendre : celle de son tuteur. Six années plus tôt, ce tuteur, rencontré dans un camp de réfugiés de la Guinée tropicale, lui avait raconté son histoire. Cette histoire le traversait maintenant d'une seule coulée et il se souvenait qu'elle avait commencé par la guerre, cette « sale petite guerre » comme on disait, qui avait fait de lui ce qu'il était devenu.

D'après ce tuteur, son histoire avait débuté avant sa naissance. Bien avant sa naissance, il y avait eu une première guerre et dans cette première guerre il y avait eu des morts, beaucoup de morts, des centaines de milliers de morts. Il y avait eu aussi des blessés, des mutilés, des déplacés et des réfugiés dans les camps de Guinée, de Sierra Leone et de Côte d'Ivoire.

Son tuteur lui avait expliqué que la guerre avait démarré neuf mois avant le meurtre sauvage du président sanguinaire Samuel K. Doe et que, pour comprendre les raisons de cette première guerre, pour comprendre les raisons de l'assassinat du président sanguinaire Samuel K. Doe, il fallait remonter au tout début, et même avant, quand le Liberia n'existait pas encore.

La particularité du Liberia, avait repris son tuteur, était que son histoire n'avait commencé ni au Liberia, ni même en Afrique mais aux États-Unis d'Amérique, un jour de 1816. Cette date n'était pas anodine. Elle arrivait huit ans après

l'abolition de la traite négrière sur le sol américain, une abolition qui avait été le résultat d'un demi-siècle d'indignation de Blancs philanthropes éclairés par la philosophie des Lumières. L'esclavage était en revanche toujours autorisé et malgré une augmentation du nombre d'affranchis, les nouveaux « hommes libres » gardaient un statut et des droits largement inférieurs à ceux du citoyen blanc. Ils n'étaient ni vraiment libres, ni vraiment esclaves, ils étaient entre les deux, c'est-à-dire rien du tout. Et ce rien du tout était un problème. Il faisait l'effet d'une grosse tache d'encre sur un beau tableau fleuri. Contestant ce statut intermédiaire de sous-homme libre, des Noirs affranchis s'étaient mis à réclamer les droits du Blanc civilisé. Cette perspective révolutionnaire effraya bientôt la morale dominante qui disait que pour être civilisé, il fallait être Blanc. Une autre question se posait : bien qu'abolie, la traite perséverait en toute illégalité. Comment la maintenir, elle, ainsi que l'esclavage avec des Noirs émancipés au milieu ? Une idée se dispersa comme un parfum d'opium dans les bâtiments du congrès américain : créer un État pour le rapatriement de tous les anciens esclaves et descendants d'affranchis. Cinq années plus tard, une société philanthropique se portait acquéreur pour quelques objets et trois cents dollars d'un territoire voisin de la Sierra Leone anglaise : le Liberia était né.

Ainsi, avait repris son tuteur, en cinquante ans, près de vingt mille hommes libres furent acheminés sur le continent africain pour fonder le Liberia. Cependant, la nouvelle terre libre du Liberia était déjà occupée par des dizaines de peuples autochtones. À leur arrivée, les anciens esclaves ne retrouvèrent pas des frères, mais des étrangers. Et le mot étranger valait dans les deux sens : les indigènes ne se reconnaissaient pas dans ces Noirs qui s'habillaient comme des Blancs, mangeaient comme des Blancs, priaient comme des Blancs et arboraient fièrement la gestuelle pédante du Blanc colonisateur de l'Afrique. Loin de décourager les nouveaux arrivants, cette différence servirait au contraire de stimulant à ces « volontaires » partis avec une mission secrète : apporter la civilisation de l'homme blanc, américain, éduqué et développé dans le Liberia indigène et sauvage : la capitale du Liberia s'appellerait Monrovia en hommage au président américain James Monroe, le drapeau libérien serait inspiré du drapeau américain et la Déclaration d'indépendance libérienne serait calquée sur la Déclaration d'indépendance américaine. Ainsi s'était créé le Liberia : à partir d'esclaves devenus colons. Eux, les Américano-Libériens étaient des « freemen » et ils avaient tous les droits sur leurs nouveaux sujets, les êtres sauvages de la brousse, les « bushmen ». La revanche sur l'histoire était prise, à un détail près : la domination de l'infime minorité des Noirs colons sur

l'écrasante majorité des Noirs indigènes ne pouvait se réaliser sans le soutien de la puissance états-unienne. Le Liberia n'était pas une terre choisie au hasard. Il s'agissait d'une terre riche. Et ses richesses contribueraient avant tout au développement des États-Unis, au moment où le continent africain vivait sous la férule européenne. Sur la terre libre du Liberia, le bushman était l'esclave du freeman, qui était le vassal de l'États-Unien, lequel exploitait les richesses pour le compte de son pays.

C'est ainsi, avait repris son tuteur, que la vie s'était organisée avant l'arrivée du dictateur Samuel K. Doe, un siècle et demi plus tard. Jusque-là, seul le président Tubman s'était risqué à une poignée de réformes. Pour la première fois, les natifs de la brousse voyaient leur condition légèrement améliorée et au commencement du mandat suivant, régnait un terrible climat de revendications. Le nouveau président Tolbert n'avait cependant pas cœur à écouter son peuple. Son esprit était accaparé par une préoccupation plus importante : sortir de la spirale libérale entreprise par son prédécesseur et soutenue par l'hégémonie américaine. L'homme était suffisamment utopiste pour penser se débarrasser du géant américain en pleine guerre froide. Pendant qu'il s'acharnait dans de grandes déclarations anticolonialistes, se tournait vers l'autosuffisance et créait des alliances avec les pays communistes de l'Est, les Américains foraient des galeries diplomatiques avec les mouvements contestataires. C'est alors qu'obnubilé par son dessein protectionniste, le président Tolbert creusa sa tombe dans une ultime maladresse : taxer l'importation de riz. En avril 1979, une violente manifestation eut lieu pour demander sa démission. William Tolbert riposta comme à l'accoutumée, par le sang. Mais cette fois, son impulsivité trahissait le dernier coup de griffe du lion déjà à terre. Les Américains le savaient : le président Tolbert ne survivrait pas à son mandat.

Voici, avait repris son tuteur, pourquoi, après un siècle et demi d'injustice dictatoriale, un sous-officier autochtone s'empara du pouvoir avec une facilité déconcertante. Le fruit était mûr et demandait à être cueilli. Peu avant minuit, une junte de dix-sept militaires s'était introduite dans le palais présidentiel pour mettre fin au règne des Américano-Libériens. Cette nuit-là, un soldat tira de sang-froid sur le président Tolbert, un autre le défenestra, et un certain Samuel K. Doe annonça à la radio nationale être le nouveau président. Personne n'avait entendu parler de cet illustre inconnu. Pourtant un vent d'euphorie traversait la capitale : les autochtones le bénissaient, l'opposition l'acclamait et les Américains l'approuvaient. Dix jours plus tard, treize anciens ministres étaient